



Expérimentations autour du son tous azimuts.

## périple' European sound delta, journal de bord au fil de l'eau

**La croisière s’amuse, les envoyés spéciaux de poptronics avec. Récit, entre la Bulgarie et l’Allemagne, d’un étonnant projet d’arts sonores.**

La croisière sonore European Sound Delta, qui achève à Strasbourg son périple fluvio-artistique de trois mois, est un projet tentaculaire d’arts sonores qui dépasse les frontières et déplace les perceptions. Un projet fou comme poptronics les aime. Quand, au printemps, l’équipe du collectif Mu, qui prépare cette croisière depuis deux ans, nous a contactés, nous avons décidé d’embarquer avec eux. Pensez: une trentaine d’artistes à bord, onze pays traversés, des milliers de kilomètres parcourus à bord de deux péniches, parties de la Mer Noire et de la Mer du Nord pour opérer une cartographie sonore décalée de l’Europe. S’arrêtant pour squatter des festivals, organisant des performances en réseau ou des séances d’écoute des sons collectés sur le parcours. Aujourd’hui, alors que « l’Ange-Gabriel » est à quai au pied du Musée d’art moderne de Strasbourg, poptronics, après avoir réalisé une affiche sur l’aventure, en livre le récit subjectif. Nous sommes trois à avoir embarqué, sur Rhin et Danube, à différents moments du parcours, Jean-Philippe Renoult ayant la double casquette d’artiste sonore et de pop’journaliste.

### 14-20 JUILLET, PAR ANNICK RIVOIRE

Au tout début de l’aventure, comme les artistes qui convergent vers Roussé (Bulgarie), via Bucarest, je rejoins la péniche en taxi et traverse « The Bridge », le pont de fer qui évoque plus la Guerre Froide que l’Europe de Schengen. C’est là que l’équipe Mu voulait lancer son premier événement, entre Bulgarie et Roumanie. Sauf que le pont est un no man’s land de ferraille et de poste-frontières à l’abandon. A bord de l’« Ange-Gabriel », c’est l’effervescence des préparatifs du festival. Cabine pour les uns, les autres, dont je fais partie, occupent une chambre dans l’hôtel-tour communiste au bord du fleuve, d’un luxe tout relatif -puces incluses…

Les premiers jours à bord sont compliqués: le bateau n’est pas terminé et tous les matins le chantier prend tout l’espace (sonare y compris). La maison Canetti, vieille baraque évitée qui a vocation à devenir centre d’art doté de moyens, devient le QG de l’équipe. Ça câble à tout va, Sylvère aide les artistes à préparer leurs performances du week-end. Phil et Vincent s’occupent du repérage de leur Sound Drop, un parcours sonore de pièces audio réalisées à la Goutte d’or qui devrait dépayser aussi bien Bulgares que Parisiens… Phill Niblock, doyen de l’aventure aquatique (74 ans), figure sa pièce qu’il perfera samedi, réalisée à partir de samples de clapotis du Danube. Jean-Philippe Roux et Julien Ottavi branchent des capteurs partout, théorie de fils de cuivre et de petits amplis qui vont enregistrer en temps réel les sons des visiteurs. Arrivent les festivaliers, branchés roumains et bulgares, attirés par la promesse de deux nuits de concerts et DJ’s internationaux, mises en place par l’équipe roumaine du festival Rokolektiv, avec l’aide de Tsveta Novova, qui a créé télé et radio indé à Roussé. Au lendemain de la première nuit, le 18 juillet, idéals (étoiles et ruines romaines, vue sur le Danube et enchaînement de sets electro plutôt doux), le maire veut tout arrêter. Olivier Le Gal, coordinateur du collectif Mu, Sveta, Mickaëla et Cosmin, persuadent l’édile, contre une sono en sourdine. Une session de Placard des plus réussies plus loin (le festival des concerts au casque conçu par Erik Minkkinen accueille les fêtards qui roupillent sur le faux gazon moquette, tandis que les inscrits enchaînent improvis au piano, ukulélé turkème et noise abrutissante), la deuxième nuit commence par les performances en réseau entre Roussé et Mons (Belgique). C’est magique et mystérieux, problématique aussi: les festivaliers sont venus pour danser, et ne sont pas tous sensibles à la variation sonore d’un Niblock sur des images répétitives et hypnotisantes de Katherine. Plus tard, Candie Hank, aka Patric Catani, produira le set le plus réjouissant de la soirée, à base de croisements hasardeux entre sa console de jeu fraîchement bidouillée et des sons electro lo-fi, vieux samples de hip-hop.

Au petit matin du 19 juillet, les mouettes ont repris leurs droits sur la ville. La péniche poursuit sa route vers les Portes de fer, où les montagnes tombent dans le Danube. Décalqués mais heureux, Olivier, Eric et Vincent boivent un dernier café avec ceux qui restent. Sveta en profite pour m’interviewer… Le monde à l’envers! Et les papiers arrivent (les tampons nécessaires sont beaucoup plus longs à arriver que les préparatifs techniques), le bateau est prêt, lève le camp et glisse lentement vers le sud.

### 5-8 SEPTEMBRE, PAR MATHIAS CENA

5 septembre, 15h45. Arrivée à la gare de Cologne (Allemagne) sous des trombes d’eau. Suivre le Rhin jusqu’à la péniche d’European Sound Delta; Nicolas Horber, du collectif Mu, a indiqué le lieu du mouillage sur l’image satellite. Longer le quai détrempé et déserté. Au loin, une forêt de grues et de poutres d’immeubles en construction. Désœuvré, le préposé d’une compagnie d’excursions sur le fleuve me confirme dans un anglais très pur qu’il s’agit de la marina Rheinau Hafen. Quelques pas dans la rocaille d’une allée de chantier. A dix mètres en contrebas, le « Gavroche », la péniche de 30 mètres bleu et jaune vil sur le Rhin. Par un escalier très raide taillé dans la pierre de la berge, sauter sur le quai flottant, contourner les sanitaires du port, enjambrer une corde, monter trois marches. J’y suis. Nicolas est seul à bord, il surveille le bateau et sa lessive. Philippe, le capitaine belge, a profité des quelques jours de halte pour retrouver son emploi à Bruxelles. Les autres sont à terre.

Permission de monter à bord. Il faut laisser ses chaussures au poste de pilotage avant de descendre dans la cabine. Un petit fument de saucisse grillée ; en fait, m’explique Nicolas, le bateau a essayé un début d’incendie quelques jours plus tôt. Il n’en reste que cette odeur de feu de bois, pas désagréable. L’espace réservé aux passagers à l’arrière de la péniche est petit, fonctionnel

et cosy. C’est la même péniche que sur le Danube, mais aménagée différemment. Dans la pièce principale, équipée de tout le confort hifi, des bancs autour d’une grande table qui sert aussi bien à manger qu’à travailler. Sur le côté, une petite cuisine, en bas une cabine avec des couchettes, au fond les toilettes et la salle de bains.

Nicolas gère l’intendance. A bord, deux artistes en résidence fluviale. Carl.Y, grand blagueur pince-sans-rire, a le cheveu ras, une légère barbe et sous ses grosses lunettes, un faux air sérieux chaque fois qu’il évoque son travail sonore. Il enregistre et mêle des cris d’hommes ou d’oiseaux dans ses créations; mais sur le « Gavroche », l’artiste plonge dans le Rhin ses micros hydrophoniques qui captent la vie des fonds, plus mécanique qu’organique. Jérôme Dumais, Québécois de 35 ans, débarque de Montréal pour quelques semaines. Il traque les voix d’enfants à leur cours de piano ou en pleine rue. Son parler de la Belle Province se mêle aux intonations alsaciennes de Nicolas et à l’accent belge de Philippe. Déjà une résidence sonore à eux trois ! Il est d’ailleurs temps d’aller se frotter aux autochtones pour ajouter l’accent allemand à cette collection.

Le soir même, il y a une fête à terre. C’est l’anniversaire de Jens, Popnoname de son nom d’artiste, propriétaire du lieu où se tiendra le Placard demain: une sorte d’immense garage, en plein Cologne, qu’il a investi avec deux autres artistes. Cologne est une place forte de la musique électronique, ici mélangée au son de vrais instruments pour la performance du soir. Gros son, grosses bières: on y est. Le concert se termine, certains iront finir la nuit dans une boîte sous le pont ferroviaire, près de la gare. A l’aube, les passagers du « Gavroche » regagnent leurs quartiers à pied; on fume et on boit (encore) avant d’investir les couchettes.

6 septembre, 13h. J’accompagne Jérôme pour sa chasse aux sons dans un parc où des enfants jouent au foot, puis à la recherche des parents de trois fillettes qu’il aimerait faire chanter. Jérôme n’enregistre jamais sans leur accord. Quelques centaines de mètres et un certain nombre d’interlocuteurs plus tard, on trouve le père, qui brise net toute velléité artistique chez ses filles. Jérôme fera chanter un petit garçon dans une rue commerçante, sous les yeux ravis de la maman et du grand-père. En route pour le Placard. Nicolas et Carl.Y sont partis plus tôt avec tout le matériel: des câbles, des casques et encore des câbles. Le local s’est métamorphosé: quelques fauteuils, matelas et tapis ont transformé le hangar en un endroit intime, impression renforcée par la lumière douce que le jour mourant jette par l’ouverture béante. Aucun bruit, à part les discussions à voix basse. Confortablement installées casque aux oreilles, 20 ou 30 personnes écoutent les performances des artistes qui se succèdent aux platines (composées en fait de leur ordinateur et d’une table de mixage), assis dans une balancelle rose défraîchie, incongrue et accueillante. Près de l’entrée, une énorme table recouverte de bouteilles de bière oppose sa mesure à l’aspect très raisonnable de cette soirée intimiste où les fils des casques lient artistes et spectateurs. Il est 18h. On sortira du Placard douze heures plus tard, sans avoir vu la nuit.

### 6-13 SEPTEMBRE,

#### PAR JEAN-PHILIPPE RENOULT

6 septembre, Linz, Autriche. C’est ici que Sarah Washington, Knut Aufermann, DinahBird et moi rejoignons l’équipage European Sound Delta. La troisième ville autrichienne se voue à l’art numérique comme chaque année pendant le sacro-saint Ars Electronica. On y est, à quai, face au bureau de la manifestation. Impatients de voguer, mais il nous faut attendre le gasoil. Un bateau fuel vient à nous : c’est parti pour 350 kilomètres en remontant le Danube jusqu’à Nuremberg. Notre premier travail n’a rien à voir avec les arts sonores. Bateau lavé, javellisé dans tous les coins. On devient tous chefs nettoyeurs. Vincent, Philippe, Eve, à bord depuis le début du voyage, mettent les deux mains à la pâte. On repart à huit, plus deux hommes d’équipage. Au fur et à mesure que nous grimpons le fleuve, il rétrécit. Nous quittons l’Autriche pour l’Allemagne… frontière invisible à nos yeux, mais dont prend fort déontologiquement conscience Michel, notre capitaine, qui change le drapeau de proue, alors que celui de poupe reste d’origine : l’« Ange Gabriel » est sous pavillon belge. A bord, on dompte le navire et ses bruits. Les drones redondants que produit le moteur procurent un doux plaisir hypnotique. En cabine, on sieste à l’écoute de ses bourdonnements étouffés. Les modulations continues du moteur se donnent à entendre comme un chœur grave dès les premières écluses.

Première nuit à bord… on dort comme des bébés. Le matin, réveil à Passau, première ville allemande du parcours. A la pointe de la vieille ville, le confluent du Danube croise l’Inn et l’Ilz. Il est alors possible de différencier les trois cours d’eaux grâce à leurs couleurs différentes. La légende ment: le Danube n’est pas bleu, même s’il est souvent beau… Il ne faut jamais croire les musiciens. Nous préparons notre installation sonore, qui dépend du bateau et surtout des écluses géantes que nous nous apprêtons à traverser. Les plus grandes d’Europe, un écran à sons riche d’une réverbération unique. Elles sont la base de notre travail et de ses variations. Nous les abordons à travers différentes configurations d’enregistrement et un instrumentarium varié, mais avec le même principe: la résonance naturelle est notre matériau premier.

On aborde les écluses en générant un son qui consiste à éclater une série de ballons de baudruche. Ce bruit sec et caractéristique aussitôt amplifié et transformé par la réverbération naturelle de l’écluse nous sert de mesure acoustique. Il s’agit d’enregistrer une empreinte de la réverbération, et ensuite de l’appliquer sur d’autres motifs sonores de notre cru, selon un principe de

convolution. En administrant la convolution en retour, on crée un phénomène de feedback permanent. Feedback qui lisse les sons jusqu’à quasi-disparition du message initial au profit d’une dissolution dans des harmoniques élevées par les larsens. Les microphones sont nos instruments principaux. Knut impulse des bruits électroniques façon sonar métronomique, Sarah compose des fréquences pures avec un assortiment de boîtiers électriques, Dinah récite au mégaphone quelques-unes de ses « Yellow Sticky Thoughts » (ses pensées Post-it). Je m’empare du deuxième mégaphone, usant de cliquetis dentaux et borborygmes en réglant les modulations de sortie jusqu’à l’extrême limite du larsen. Chaque écluse donne lieu à un rituel sonore d’une quinzaine de minutes. Mais aucune d’elles ne se dévoilent avant qu’on y pénètre, elles se jouent de nous comme nous d’elles.

Avec un jour de retard sur notre feuille de route, Michel vogue jusque tard dans la nuit pour nous mener au bord de la première des écluses géantes. Cette nuit, notre dernière à bord, notre communauté provisoire va se séparer. Je veille tard avec Eve, Philip et Vincent. A cinq heures, Knut et moi sommes sur le pont. Il fait froid, humide. En moins d’une heure, tous les occupants du bateau nous rejoignent, eux aussi fascinés. Le sésame de la plus grande écluse d’Europe s’ouvre devant nous. 25 mètres d’une descente abyssale dans un bunker à ciel ouvert de plus de 200 mètres de long. Les petits 38 mètres de « l’Ange Gabriel » se collent à des bites d’amarrage ascensionnelles. Les milliers de mètres cubes laissent entendre les plaintes sublimes du bateau nu, moteur coupé, élevé gentiment par les flots. Sur le pont, chaque grincement de corde devient une note cuivrée amplifiée par les résonances. J’improvise un concert à l’harmonica, sans amplification. Je suis entouré de phonèmes sonores sur fond de litanie bluesy industrielle. J’y réponds par petites saccades soufflées. Dans le casque, tous ces bruits me parviennent en une gamme bien plus disciplinée et construite que prévu. Nous voulions être tonitruants, nous sommes doux, entièrement à l’écoute de l’œuvre-écluse. La nature nous envoie un oiseau joueur qui répond aux accords mineurs.

La dernière écluse de 17 mètres paraît presque petite. On s’y adapte en faisant chorus avec les mégaphones. Libérés, ou peut-être abandonnés par cette ultime écluse, on aborde à quelques kilomètres de Nuremberg. Voyage terminé. A terre, pendant plusieurs jours, on tangué quand on marche dans les rues de Paris. Ça s’appelle le mal de terre… je ne savais pas que ça existait.

poptronics	
<span></span>	
<b>pop lab' ososphère journal' 26-27-28'09'2008' 4 pages'</b> .....	<b>rédaction<span> </span>: mathias.cena, benoit.hické, jean-philippe.renoult, cyril.thomas'</b> .....
<b>édité par les nuits électroniques' de l'ososphère et poptronics'</b> .....	<b>vinquette<span> </span>: magnetique.godeau., thomas.higashiyama'</b> .....
<b>poptronics' sarl au capital de 5000 euros' rcs paris 498 329 143 00016 http://www.poptronics.fr</b> .....	<b>photos: droits réservés' stagiaire<span> </span>: lulla.jacquet-chanel'</b> .....
<b>imprimé sur les presses des dernières nouvelles d'alsace' tirage 3200 exemplaires'</b> .....	<b>pop'lab.ososphère affiche' imprimé par sicep, à bischheim' tirage 2000 exemplaires'</b> .....
<b>directrice de publication<span> </span>: annick.rivoire'</b> .....	<b>maquette<span> </span>: uxue.arbelbide., charles.beauté, yannick.mathey., benoit.verjat'</b> .....
<b>direction artistique., design graphique: christophe.jacquet dit toffe - studio.général'</b> .....	<b>avec le concours de l'esad., école des arts décoratifs de strasbourg'</b> .....
<b>rdaction en chef: mathieu.recarte' chef d'édition<span> </span>: julie.girard'</b> .....	
<b>coordination graphique: pour l'ososphère<span> </span>: antoine.neumann'</b> .....	

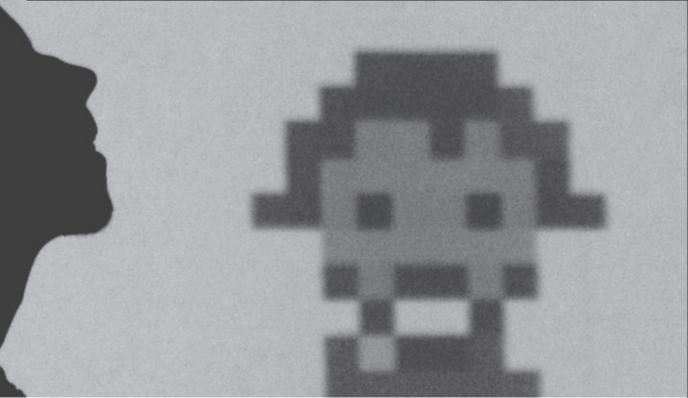


poptronics

.....

pop'lab

journal  
ososphère  
27-28' 09' 2008'



FESTIVAL'

## INTÉRIEUR NUITS

**Plongée dans le chaudron de l’Ososphère entre rock, electro et installations interactives.**

Echouée à l’entrée de l’Ososphère 2008, une vieille Volvo déginguée attire les technophiles de tous bords. Les plus curieux pénètrent dans l’habitacl et, en bidouillant les boutons du tableau de bord, deviennent des laborantins électroniques. « Contre-visite », de Sébastien Cabour, est l’introduction idéale à cette dixième édition des Nuits électroniques de l’Ososphère (budget : 650000 €), qui a rassemblé un peu plus de 9000 personnes. Synthèse idéale entre sons electro et installation artistique, elle est à l’image de ce festival qui s’est taillé un place de choix dans le paysage toujours plus embouteillé des festivals hybridant musiques et nouveaux médias. Pour la deuxième année consécutive, poptronics est de la fête, qui a choisi Strasbourg plutôt que Nantes ou Roubaix pour prendre le pouls de la création numérique. La conception même de la manifestation et une certaine excellence dans la programmation en font l’un des rares à savoir articuler scènes et plages performatives des nouveaux médias. Flagnerie ? Non, car l’Ososphère ne parvient pas toujours à être à la hauteur de ses ambitions. Beaucoup (trop ?) de pièces exposées côté exposition (35), propositions un poil trop franco-françaises et une scénographie du site en demi-teinte… L’ensemble est (heureusement) parfaitible. Mais ici se dessine une cartographie des mondes électroniques comme nulle part ailleurs en France.

Samedi. 1h du matin. C’est la bousculade dans le grand hall de la Laiterie entre les amateurs de pop de chambre (l’1m From Barcelona) et les dingos de techno qui se massent devant Kiko. Cet échappé de la scène grenobloise - parraîné par The Hacker - invité pour un set de quatre heures opte d’emblée pour le blitzkrieg en ouvrant les vannes d’une techno lourde et sombre. Kiko est un producteur reconnu, avec à son actif deux albums qui réinjectent un soupçon d’insurrection dans une scène électronique un peu vieille fille ces temps-ci. De l’insurrection, on a du mal à en trouver dans les prestations des DJ français invités à l’Ososphère, plutôt soucieux de décliner les grosses ficelles et ce son rustaud qui constitue la marque de fabrique de Ed Banger.

On connaît le hold-up planétaire réussi cette année grâce aux truqueurs Justice. C’est la nouvelle vague du label parisien qu’on découvre sur la scène du Dôme: le dandy remixeur SebastiAn, le producteur Feadz et le big boss Pedro Winter enchaînent des sets dancefloor fadasses. Le sacre annoncé se transforme en Waterloo lorsque Winter joue une vieille scie de Supertramp et vide au passage la moitié de la salle! Bilan très mitigé pour les Français invités à Strasbourg, le Rémois Brodinski n’échappant pas aux facilités de l’hédonisme décalé et les Nantais Mintel Rose semblant eux-mêmes peu concernés par leur electro-pop lambda. Le cru 2008 illustre la contamination de cette esthétique de l’esbroufe en Europe à la Boys Noize, sorte de correspondant berlinois d’Ed Banger avec son show résolument bling-bling.

pivot' crystal castles' internet mon amour' wire' vincent elka' collectif mu'



la culture digitale, c’est bien sur ce terrain que nous nous sommes rencontrés.

L’expérimentation, chez poptronics, on aime. Après le journal-affiche fabriqué, imprimé et distribué ici même l’an passé, nous doublons la mise en 2008. Comme le dit Thierry Danet, le directeur artistique de ces belles nuits electro, c’est « fromage et dessert » : une affiche double-face fabriquée et distribuée la première nuit du festival et cette édition sur papier journal pour médier les Nuits. Et le reste de l’année, le laboratoire s’appelle poptronics.fr



poptronics

.....

☞☞☞

Déstabilisant aussi, le plateau de ce festival né de la découverte de la techno par des fans de rock. Bien qu’intitulé Nuits électroniques, il garde toujours un œil sur les guitares. Et pas n’importe lesquelles. Aux premières heures du festival vendredi soir, une foule compacte et bigarrée (quinquas dégarnis, jeunes curieux, fans allemands entre deux âges) investit La Rocaille pour ce qui restera l’un des concerts marquants de cette édition. Pendant une petite heure et quart, Wire joue fort et sec, revisitant crânement trente ans d’un rock grand dans le punk pour mieux s’en émanciper et explorer des territoires expérimentaux. Un éjucalat sonore balancé avec classe, sans effets de manche ni jeunisme affiché (le trio a largement entamé la cinquantaine). En face, une salle surchauffée, qui convulse au rythme d’incunables piochés dans la trilogie essentielle « Pink Flag »« Chairs Missing »« 154 » de la fin des années 70 ou des nouveaux titres stridents de leur récent « Object 47 ». Un pur moment d’intelligence, saturé de larsens.

En face, le math-rock des Australiens Pivot fait aussi salle comble. Déchaîné devant son laptop, Dave Miller assure le spectacle pendant que Richard Pike triture sa guitare tout en poussant des hurlements chamaniques à la Animal Collective. Moins saillant que sur disque, mais pas du tout désagréable. Un peu plus tard sur la même scène, les Black Lips jouent les pyromanes face à un public hystérique qui découvre simultanément l’existence du rockabilly et sa propension irrésistible à faire sauter en tous sens. Signature ultra buzzée du label Vice, cette bande moustachue venue d’Atlanta (Géorgie) propose un copié-collé de Sun Records-Stray Cats, augmenté de couches de guitares qui doivent beaucoup aux Cramps -sans la folie furieuse et les scarifications. Engouement de saison ou début d’un revival gominé ? Le meilleur moyen de prendre un cou de coude ce week-end.

La force de cet Ososphère 2008 était aussi de programmer des musiques réputées « difficiles », en s’ouvrant notamment aux arts sonores avec la croisière European Sound Delta. Oser et ouvrir, c’est ce que l’infatigable directeur artistique du festival, Thierry Danet, persiste à faire. « C’est la fin de la première période de l’Ososphère, explique-t-il, un festival sur deux nuits dans le quartier de la Laiterie. Nous avons en projet de nous déployer dans le temps et dans l’espace public. » On rêve de revoir les furieux Crystal Castles et leur 8-bit térébrant, dont le concert était l’acmé du week-end. Devant la Rocaille, on piétinait par dizaines pour tenter de pénétrer une salle plongée dans un noir zébré de stroboscopes, où la folie furieuse gagnait un peu plus à chaque morceau. La horde de fans en hoodies exulte lorsqu’Alice Glass se jette dans la foule. Entre rock et électro, comme un parfait résumé de ce que peut offrir l’Ososphère.

benoit hické, matthieu recarte, annick rivoire et cyril thomas



## zoom' PIVOT à la manœuvre Guitares post-rock sur synthés psychés, Pivot monte des cathédrales sonores où il fait bon danser.

La signature de Pivot sur Warp Records confirme le virage pris par le label anglais. Après deux décennies à introduire de l’expérimentation dans la techno et à malaxer les genres (grâce aux laboratins Aphex Twin, LFO, Boards Of Canada, Autechre ou Squarepusher), l’heure est aux guitares, comme au temps de Broadcast, premier à oser sur le label historique le format chanson et l’entrelacement de guitares, de claviers et de voix (blanches). Rameutées vers un terrain instrumental et cérébral, les guitares de Pivot n’oublient pas le groove pour autant, mariant synthés, guitares et bleeps electro dans une veine « math-rock » assez proche de leurs voisins de label Battles.

« C’est une grande fierté d’avoir été signés par Warp: nous sommes fans depuis des années. C’est l’un des premiers labels electro distribué en Australie et ils sortaient les trucs les plus excitants à l’époque. » Sagement assis sur la banquette d’un café parisien, Laurence Pike, batteur et clavier du trio anglo-australien, n’en revient toujours pas. D’autant que John McEntire, tête pensante des cultes Tortoise, a produit « O Soundtrack My Heart », un cinématographique deuxième album qui a tous les atouts pour convaincre les ayatollahs rock comme électroniques.

Très tôt éveillés à la musique (grand-mère musicienne, père violoniste en dilettante), les frères Richard et Laurence Pike jouent ensemble depuis une quinzaine d’années. « Nous avons beaucoup étudié la musique. Moi, j’ai fait beaucoup de jazz, intégré le circuit des musiques improvisées, joué avec Prefuse 73 ou Burnt Friedman, résume Laurence. Richard, lui, a étudié la composition classique pour orchestre tout en travaillant sur des projets électroniques. A Sydney, on s’est toujours sentis un peu seuls. En général, les groupes viennent de Melbourne et font plutôt du rock. Alors que pour nous, l’électronique est naturelle. » La rencontre d’un Anglais autodidacte venu de la techno, Dave Miller, va tout changer. Les frères Pike vivent les

trois acolytes avec lesquels ils viennent de commettre un album assez quelconque (qu’ils renient aujourd’hui) pour revoir leur formule et composer entre Londres et Sydney, en abusant du transfert de fichiers via le Net. Du carpentierien « In The Blood » (voir la vidéo, remake cheap de « Jaws » tourné en appart) au post-rock conquérant de « Sweet Memory » ou à la rêverie computerisée « Epsilon », Pivot bâtit d’étranges cathédrales sonores ouvertes à tout vent. Normal : le groupe revendique une passion pour Liars, l’un des groupes rock les plus cintrés du moment (« une des grosses influences souterraines de cet album »), pour Talking Heads, Aphex Twin et… Jean-Michel Jarre.

« A 7-8 ans, j’ai eu un instituteur génial qui nous faisait écouter de la musique, jouer des instruments et nous emmenait dans des galeries d’art. Un jour, il nous a demandé de nous allonger sur le sol, de fermer les yeux et il a mis “Oxygene”. C’était génial, je m’en souviens comme si c’était hier: je n’avais jamais entendu une telle musique. » Influence partagée par son frère, Richard, aggravée d’une passion pour Vangelis (« Epsilon » est baptisé du nom de son studio parisien). « On sait bien que c’est ringard, mais on ne se refera pas. C’est le choc originel! », se marre Laurence. Pour la pochette de « O Soundtrack My Heart », ils ont même poussé le vice jusqu’à engager le graphiste qui travaillait avec JMJ dans les années 70, Michael Granger, qui n’avait plus réalisé de pochette… depuis « Oxygene ». Mais qu’en rassure: la musique de Pivot s’est émancipée de ces figures tutélaires.

b. h. et m. r.

débat'

## Télécharger n'est pas voler Artistes et acteurs du Net débattent des libertés numériques.

« Téléchargez-moi » disent 86 artistes signataires d’une pétition-manifeste contre le projet de loi Création et Internet (dont l’examen au Parlement est imminent). « Téléchargez-moi », et tant pis si le peer to peer met à mal le système des droits d’auteur. Ou plutôt tant mieux, qu’on en discute ! Lancée début septembre sur poptronics.fr, la pétition était hier au cœur d’une conférence du collectif Internet mon amour. Une façon de répondre à la ministre de la Culture et aux lobbyistes qui associent le téléchargement à du vol et ne jurent que par la « riposte graduée » (un terme inventé pendant la Guerre froide pour caractériser la stratégie nucléaire des

Etats-Unis): les internautes fraudeurs seraient prévenus par mail qu’ils risquent l’exclusion, les surveillants étant les opérateurs réseaux eux-mêmes, avant d’être de facto virés du Net s’ils n’obtempèrent pas. Un projet plus que controversé : comment faire quand un ado utilise le compte de ses parents sans rien dire ? Et quid des réseaux wifi ? Et les entreprises ? Et pourquoi la surveillance et les sanctions envisagées seraient-elles confiées à des opérateurs privés ? « C’est la mise en place d’une justice parallèle administrée par un nouveau machin, selon Jérémie Zimmermann, co-fondateur de la Quadrature du Net, en pointe sur la lutte pour les libertés numériques. Ce machin accèderait à toutes les données de connexion (sites fréquentés, messageries…), ce qui n’était possible que dans la lutte contre le terrorisme ou la pédophilie. Une sanction totalement disproportionnée pour traquer l’adolescent qui télécharge. Et une menace bien réelle sur la liberté d’expression et d’information. »

Jean-Baptiste Bayle, artiste signataire, qui détourne des sites commerciaux (Myspace, Fnac…), se définit comme « un vandale, un pillard ». « Je ne me considère pas comme un auteur, ce qui m’intéresse, c’est la contre-culture, faire usage de mon droit à la critique, à la parodie » Membre d’Internet mon amour, Valentin Lacambre, figure du Net indépendant français, est revenu

m. r.

*Le podcast de la conférence sera prochainement disponible sur [www.internetmonamour.fr](http://www.internetmonamour.fr)*

Véritable phénix rock, Wire apparaît et disparaît au gré des humeurs et projets de ses membres. En trente ans d’une carrière à éclipses, le trio a touché à tout ou presque (rock, expérimental, noise…) et a gardé du punk qui l’a vu naître une farouche réticence à composer avec l’industrie du disque, créant même son propre label, Pinkflag. Alors que le groupe britannique a écrasé de sa classe la première nuit de cet Ososphère, le chanteur-guitariste Colin Newman livre ses réflexions sur l’avenir du métier de musicien à l’heure du tout-téléchargement, en rappelant opportunément comment les majors du disque peuvent être un obstacle à la diffusion de leur musique.

« Personnellement, j’essaie toujours d’acheter ce que je mets dans mon iPod, à moins qu’on ne m’ait donné les morceaux. Mais c’est aujourd’hui une évidence: un CD Digipack ou un beau vinyle sont sympas à fabriquer et à posséder, mais un titre téléchargé est plus pratique pour un lecteur MP3. L’art comme matière empaquetée et vendue me semble dépassé. Il faut trouver de nouveaux moyens pour que nous, artistes, puissions continuer à vivre de nos créations. Le téléchargement payant n’est

sur la pétition (600 signataires). « Ils ne sont pas très connus (encore que) mais savent de quoi ils parlent: tous utilisent la technologie dans leur travail. L’artiste ne doit pas entrer en guerre avec son public. »

Mercredi, le Parlement européen a massivement adopté un amendement rejetant le principe de « riposte graduée », après une campagne de sensibilisation menée notamment par la Quadrature du Net. « Il y aura une deuxième lecture, prévient Jérémie Zimmermann, mais c’est déjà une victoire: faire peser sa voix de citoyen, ça peut marcher. »

« Les artistes qui ont établi un nom et une réputation voient “l’industrie du disque” uniquement comme une industrie de service. C’est plus intéressant aujourd’hui d’acheter les services proposés par les maisons de disques (promotion, marketing, distribution, etc.) à un tiers plutôt que d’être sur un label au sein d’une major qui ne vous rétrocède qu’un minuscule pourcentage de ce que vous gagnez effectivement et essaie en plus de contrôler

m. r.

interview'

## Vincent Elka : «Je veux éviter une œuvre ménagère»

**Une première installation qui cartonne et déjà Vincent Elka veut passer à autre chose. Rencontre avec un artiste hors limite.**

Rebelle jusqu’au bout des tatouages, underground et le verbe toujours acerbe, Vincent Elka crache sur le graffiti depuis que le mouvement s’est misé d’art. C’est pourtant par là, côté terrain de la Chapelle à Paris, au milieu des années 80, qu’il a fait ses classes et s’est fait un nom, Lokiss, remis depuis qu’il a abandonné les murs des villes pour l’écran du Net. L’artiste s’est fait une spécialité de l’activisme graphique, usant de sa palette pour dénoncer l’intervention américaine en Irak ou la dérive autoritaire de Poutine. Blogueur visuel, webdesigner connecté à l’international, Vincent Elka passe de la vidéo au son, du graphisme à la peinture ou à la sculpture, et s’il vit au fond de la Creuse, c’est en gardant un œil vissé sur le Net et ses dérives.

Politiquement très incorrect, Elka s’est lancé dans l’aventure de l’installation multimédia au tournant du siècle. Et comme le garçon a du talent à revendre et de l’énergie en masse, sa première tentative, « Sho(u)t », présentée ce week-end à l’Ososphère, a été couronnée en 2007 d’un prix à l’Ars Electronica, le (prestigieux) festival pionnier des nouveaux médias à Linz, en Autriche. L’installation aura cependant attendu 2008 pour rencontrer son public dans l’Hexagone, la faute à cette particularité bien française qui fait qu’un talent 100 % du cru a toujours plus de mal à y être reconnu. Présenté pour la première fois ce printemps au festival Art Rock à Saint-Brieuc, son laboratoire des émotions a enrichi sa palette de nouvelles onomatopées. Car « Sho(u)t » est une œuvre mutante, qui intègre et régurgite les mots qu’on lui balance.

« Sho(u)t » joue avec les codes de l’interactivité: si appuyer sur un bouton peut suffire à qualifier une œuvre interactive, Elka pousse le concept bien au-delà, jusqu’au malaise parfois. La femme sur double écran présentée aux festivaliers de l’Ososphère réagit et apprend au contact de ses spectateurs, mais en demeure d’échanger avec elle leurs émotions. L’estrade avec micro non amplifié oblige le visiteur à s’exposer au regard des autres pour tenter d’entrer en communication avec cette présence forte, exprimant différentes émotions selon l’intonation perçue. Les cris la mettent en colère, les injonctions peuvent la faire pleurer ou sourire, et si elle reçoit un « léche-moi » rentre-dedans au « bonjour » d’un enfant, c’est à l’idée de perturber, faire réagir et réfléchir fait partie du concept. Déstabilisant ? C’est inscrit dans le titre de l’installation : en anglais shout signifie crier, mais il suffit d’enlever le u pour entendre tirer…

Après l’opération affiche pop’lab Ososphère 2008 hier, c’est en interview qu’il va droit au but. Chauffe Vincent, chauffe.

**Quelle est la logique (s’il y en a une), qui t’a mené du graffiti dans les années 80 à l’installation interactive « Sho(u)t » présentée dans l’exposition nouveaux médias de l’Ososphère 2008 ?**

Vincent Elka : Je viens du graffiti mais je lui crache dessus, ce n’est pas du tout ma culture. J’ai fait une école d’arts appliqués à Paris, puis, pendant dix ans, j’ai travaillé sur des chantiers, c’était une époque très physique de ma vie. C’est à 30 ans que j’ai découvert les ordinateurs, pour lesquels je n’ai aucune idolâtrie. J’ai toujours refusé les facilités permises par les



## Wire: «L’art empaqueté est dépassé»

**Comment s’adapter à la révolution de la diffusion musicale ? Réponse d’un groupe exemplaire.**

« Le problème aujourd’hui, c’est de savoir comment les nouveaux artistes vont devoir de plus en plus trouver un modèle “bankable” de façon à percevoir de l’argent de cette industrie. Un groupe établi peut prospérer en dehors de l’industrie, en combinant les concerts, le merchandising et la vente par correspondance. Mais sans notoriété, c’est impossible. Les nouveaux artistes créatifs et originaux vont devoir trouver des voies en dehors de l’industrie traditionnelle pour se faire repérer: aujourd’hui, être payé n’est plus envisageable et, avec ces millions de groupes sur Myspace, se faire remarquer n’est pas non plus évident.

« Quant aux artistes “historiques”, bien souvent, personne ne maintient leur catalogue en vie. Du coup, leur noyau de fans diminue, ce qui ne leur permet pas de jouer live. Sans compter qu’ils n’ont pas les moyens ou le tempérament nécessaire pour monter leur propre business. Seule façon de (re)découvrir leur musique, les disques d’occasion ou justelement le partage de fichiers sur le Web, ce qui évidemment ne leur profite pas du tout financièrement. Pour une Vashti Bunyan sortie de l’obscurité pour enfin connaître le succès en Angleterre (avec un deuxième album sorti trente-cinq ans après le premier en 1970, ndr), des centaines de musiciens formidables restent oubliés. »

m. r.

*Le podcast de la conférence sera prochainement disponible sur [www.internetmonamour.fr](http://www.internetmonamour.fr)*

m. r.



Crystal Castles, sonic rendez-vous.

### zoom' CRYSTAL CASTLES, L'OREILLE CASSÉE 8-bit façon punk, ce duo canadien produit le son le plus furieux de l'année.

Nouveaux dadas ou petits malins ayant flairé le hold-up facile ? Crystal Castles produit une décoction des plus redoutables, au confluent du terrorisme sonore et de la provocation letrriste, alliage incongru de déflagrations punk nouveau siècle (celui qui joue de la dissonance électronique), de new-wave synthétique et d’électronique primitive (le son des consoles 80’s). Une musique nourrie de tous les contraires pour mieux s’oublier dans la nostalgie que l’époque porte en emblème. Ethan Kahn, programmeur-compositeur, résume le projet : « Nous voulons caresser les chats enragés, explique-t-il laconiquement par e-mail, nous sommes le vomî qui se forme dans ton ventre. » Ça a le mérite d’être clair et raccord avec la musique de ce duo canadien parasite !

Découvert sur le Web il y a bientôt trois ans avec le manifeste « Alice Practice », qui a fait le tour de la Toile siôt posté sur Myspace, Crystal Castles est illico devenu l’un de ces groupes à suivre qui font le pain quotidien des blogueurs. Un titre seulement pour emballer, on a vu plus besogneux. Mais « Alice Practice » est une profession de foi à l’odeur de soufre, construite sur des

bleeps stridents et habitée de hurlements qu’on jurerait obtenus sous la torture: ceux d’Alice Glass, l’autre moitié du duo. Un titre bryuant et déviant (malsain pour certains), un travail de déconstruction qui sert de matrice à des concerts pyromanes dont la sauvagerie n’est pas pour rien dans la réputation du groupe.

La grande idée de Crystal Castles, c’est de revisiter le nihilisme punk avec un émulateur 8-bit qui reproduit les sons tremblés des jeux vidéos vintage. Imaginez Suicide dynamitant « Pop Corn » et vous aurez une petite idée de ce que ça peut donner. Mais en sortant la chip music du ghetto geek, Ethan et Alice ne se sont pas fait que des amis. Ils viennent d’être accusés d’avoir plagiés des artistes 8-bit underground. Comme souvent en ligne, la polémique a enfîé à toute allure pour s’éteindre aussi vite: les deux morceaux incriminés sont de vieilles démos postées sur Myspace et jamais sorties. L’écoute de leur premier album, sorti au printemps, s’avère moins douloureuse que prévue; il y a même quelques moments de calme relatif (le tubesque remix de « Crimewave », un titre des californiens noise Health). Mais en concert, rien n’a changé si ce n’est le curieux renfort d’un batteur dont on se demande bien à quoi il sert. Au milieu de stroboscopes agressifs, Alice s’époumone sans compter tandis qu’Ethan, rivé à son synthé, expose les tympans de l’auditoire: Crystal Castles cristallise le son 2008, hybride et aux idées larges.

m. r.



Pivot, le mors aux dents.